

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 MARS 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Eternement et souhait qui l'accompagne, par J. N. Duquet.—Biographie et portrait de M. l'abbé Désilets, par M. l'abbé Panneton.—Explication de nos gravures.—Frou-Frou (monologue) par Chs M. Ducharme.—Deux mots du docteur : Contagiosité de la diphtérie, par le Dr Ambo.—Connaissances utiles.—Mao Kergarec ou le pacte avec le diable, contre breton (suite).—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Sans Mère (suite).—Guet-à-Pens (suite).

GRAVURES : En Flandre : L'enfant malade. — Portraits des membres de la famille impériale d'Autriche : L'empereur d'Autriche ; l'impératrice d'Autriche ; L'archiduc Rodolphe, décédé ; l'archiduchesse Stéphanie ; La princesse Elisabeth.—Portrait de M. l'abbé Désilets.—Gravures du conte breton et du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le cinquante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Février), aura lieu SAMEDI, le 2 MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Mesdames et messieurs, c'est une comédie Laquelle, en vérité, ne dure pas longtemps. ALFRED DE MUSSET.

Il était une fois... un colonel qui avait un neveu et une nièce. La nièce et le neveu n'étaient point frère et sœur, comme bien on pourrait le supposer, mais, au contraire, cousine et cousin.

Le colonel était, de plus, le parrain de sa nièce. Un matin—c'était un jour de printemps, si j'ai bon souvenir—en parlant d'un voyage projeté, Armand—le neveu s'appelait Armand—annonça à son oncle qu'il ne veut plus partir, et que même il aurait l'air d'être traîné au bain, s'il était forcé de l'accompagner.

C'est très grave, tellement grave, qu'une explication est nécessaire et, qu'après avoir causé quelques instants, le neveu apprend au colonel que... sans être amoureux... pas amoureux du tout... il ne serait pas fâché de plaire à Irène—(Irène c'est la cousine)—si... mais que... enfin, elle lui en veut ! c'est clair comme le jour.

..... ?
Pourquoi ? c'est là le secret !

* * Pourquoi ?

Parce que : "si les écrits restent, les bêtises se propagent," et c'est le colonel qui s'exprime ainsi. "A cette époque, dit la vieille moustache, tu avais certaine toquade en tête ; tu aurais soutenu

que tous les yeux bruns du monde—même ceux d'Irène—n'étaient que de pâles nébuleuses auprès des yeux bleus, alors en faveur. Il y avait longtemps, il est vrai, que tu n'avais vu ta cousine et, la chrysalide n'avait pas attendu ta permission pour devenir un charmant papillon.

— "Mais, qu'ai-je écrit qui ait pu l'offusquer ?"
— "Une chose que les femmes ne pardonnent... que quand elle n'est plus vraie ; tu l'as traitée d'enfant de seize ans, de petite pensionnaire, ajoutant que tu avais une prévention toute particulière contre ces ingénues prétentieuses."

Le voilà, le secret ; la voici la faute qu'il s'agit de réparer.

Irène a surpris sans doute une lettre adressée à l'oncle, et en curieuse qu'elle est—un bien grand défaut, mademoiselle, mais bien nécessaire à cette histoire—elle a lu, et... retenu.

* * Que s'est-il passé dans ce petit cerveau de jeune fille, après la découverte de cette confidence de neveu à oncle ?

Chi lo sa ?

L'oncle juge les affaires de cœur, en vrai soldat qu'il est : Il admet la rancune, ou plutôt le dépit de la jeune fille ; c'est une résistance à vaincre, mais il est persuadé qu'il faut agir bravement, vivement, et attaquer la citadelle ; il y a, du reste, des chances de succès, car il a observé et remarqué que Irène a certaine manière de dire : Cousin ! petit cousin ;... qui signifie bien des choses.

L'attaque est donc décidée, et c'est le colonel qui, pour cette fin, redevient sous-lieutenant, et pousse une reconnaissance.

Voici l'ennemi !

* * — "Tenez, moi, j'adore, cousin, la campagne.

— "Toute seule ?"

— "Comment, toute seule ? Cela dépend... enfin ce n'est pas la question. Je vous disais que dans mes courses de tous les jours, ma préoccupation constante est d'éviter le soleil..."

— "Quel soleil ?"

— "Il n'y en a eu qu'un pour moi, vous le savez bien.

— "Ah ! c'est la chose au monde dont je suis le moins sûr.

— "Dans tous les cas, je ne l'aime pas, sous quelque forme que vous puissiez le comprendre.

— "Rien ne me semble plus risqué que cette assertion, encore une fois. Je suis même convaincu d'une chose, entends-tu ?... Si tu avais la certitude qu'il t'aime à en être malheureux, à en perdre la tête..."

— "Qui, le soleil

— "Oui."

Vous voyez que l'on se comprend à demi-mot, mais l'ennemi se défend bien et la conversation se termine ainsi :

— "Irène, si tu sors ce matin, méfie-toi du soleil. C'est un traître qui n'attend pas qu'on l'invite et qui se cache partout." (Ce brave colonel en veut au soleil et ne ménage pas les figures un peu tourmentées). "Il t'attendra à tous les détours du chemin et saura te trouver sous quelque ombrage que tu te réfugies !"

— "S'il osait se permettre de m'imposer sa compagnie, je le recevrais comme on reçoit les importuns.

— "Je l'avertirai.

— "Parrain !"

— "Quoi ?"

— "Ne dites rien !"

— "A qui ?"

— ".... Au soleil !"

* * Irène est seule.

— "Je ne sais ce qu'ils ont à me tourmenter avec cet éternel cousin !... Ce qui est surtout agaçant, c'est que tout le monde veut absolument que je l'aime !... On pense donc que mon indifférence à son égard n'est que de la dissimulation ! Pourtant !... Pourtant !... Non, non... Il ne faut pas... je ne puis pas... je ne l'aime pas. Il ne manquerait plus maintenant que parrain se mit en tête de lui persuader que j'en raffole !... Mais, c'est qu'il le croirait, l'insolent ! Ne disait-il pas, l'année dernière, rien qu'à l'idée... ridicule que je pouvais penser à lui : "J'ai une

répulsion instinctive pour les fillettes de seize ans et les petites pensionnaires." Heureusement que ces mêmes pensionnaires ont en horreur les vieux cousins célibataires dont personne n'a voulu... Mon Dieu ! le voilà ! Il serait capable de s'imaginer, en me voyant ne rien faire, que je m'occupais de lui !..."

Cette franchise nous met au courant de la situation et fait comprendre une jolie scène de mariage entre les deux antagonistes, l'un voulant arracher un aveu, l'autre se tenant toujours sur la défensive.

— "Voyons, que pourriez-vous faire pour moi ?"

— "Moi ? ce que je ferais pour vous ?... oh, bien des choses !"

— "Si, par exemple, vous me voyiez tomber à l'eau, et sur le point de me noyer..."

— "Oh ! je vous jetterais une corde..."

— "Si j'étais malade — dangereusement malade ?"

— "Je vous enverrais porter des bouillons, des confitures aux prunes.—Je les aime beaucoup, les confitures aux prunes.

— "Rien que cela, petite cousine ?"

— "Comment, rien que cela ? Vous êtes bien exigeant. Il ne faut pas attendre des actes héroïques d'un enfant de seize ans..."

Hum ! Hum ! il faut avouer que le cousin n'est pas grand stratège, et qu'il mérite bien la réponse qu'il s'attire bientôt.

— "Vous ne m'aimez donc pas du tout, petite cousine ?"

— "Mais si ! Dites donc, cousin, vous êtes bien sentimental ce matin. Je vous ai déjà fait ma déclaration, mais je vais la réitérer, puisque vous m'y forcez : Je vous aime, cousin, comme toute petite cousine bien née doit aimer son grand et respectable cousin."

Et cette jeune fille, qui répond avec tant d'assurance, n'a que seize ans ! Voudrait-elle déjà se rajourner

* * L'échec à la cousine a été bien paré, et le pauvre Armand va conter sa peine au colonel qui n'y comprend plus rien.

— "Allons, monologue-t-il, ce sera plus d'ur que je ne croyais, s'ils se mettent ainsi à tirer chacun de leur côté. Et puis, sacrebleu ! moi, les femmes, cela m'embrouille. C'est long comme le pouce que ça vous cache déjà sous des airs innocents, tout le système compliqué de la stratégie féminine. Et puis... il y a une chose sans laquelle on ne peut compter avec elles : leur dignité ! cette précieuse dignité, leur protection, leur seule défense, leur calme suprême dans les crises du cœur. Elles lui sacrifieraient leur bonheur même. Qu'importe ! Il ne sera pas dit que je suis venu pour rien. Mille tonnerres ! Colonel, on a une filleule ou on n'en a pas ; si on a une filleule, il faut à tout prix assurer son bonheur..."

Et voilà le colonel encore parti en guerre !

* * Il revoit Irène, mais il se heurte à une jeune fille qui raisonne comme un petit Balzac.

Décidément, cette enfant sait bien des choses et elle ne se gêne guère de les exprimer en termes un peu crus.

— "C'est étonnant, parrain, comme vous êtes bêtes, vous autres, hommes..."

— "Merci !"

— "... dans certaines circonstances ; laissez-moi achever. Je ne dis pas cela pour vous. Je veux parler de votre sexe en général.

— "Dans quelles circonstances ?"

— "Tenez : des hommes qui ont presque le double de notre âge deviennent parfois, devant nous, de simples enfants. C'est la même candeur ; c'est la même aveugle crédulité. Nous leur faisons à plaisir avaler des couleuvres et, sans que leur logique s'en étonne, nous les transportons brusquement de la plus pure extase au plus noir désespoir.

— "Pardon !... Etant donné un certain état de cœur ?"

— "Parfaitement. Etant donné un certain état de cœur de votre part, le plus fier et le plus sérieux d'entre vous devient la dupe la plus facile..."

— "De votre perfidie. Et cela vous fait rire.

— "Si cela nous amuse ? Je crois bien. Vous